

L'hiver s'en vient

Robyn Sarah

Numéro 11, hiver 2006–2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2439ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarah, R. (2006). L'hiver s'en vient. *Contre-jour*, (11), 33–52.

L'hiver s'en vient

Robyn Sarah

traduction de l'anglais par Godefroi Godbout

Elle lui laissa le chat. Au départ elle comptait (du moins c'est ce qu'elle dit) revenir le chercher : il avait toujours été plus à elle qu'à lui, ce chat, même s'ils l'avaient eu ensemble, encore tout petit, dans les premiers temps de leur vie commune. Elle revint en effet, une fois trouvé l'appartement de son goût, après quelques mois passés à camper chez différents amis, à louer puis à quitter des chambres qui ne lui convenaient pas, et à se rendre en Californie pour voir sa mère et sa sœur. Elle revint empaqueter le reste de ses livres et régler le déménagement du piano, mais elle repartait sans le chat. Son colocataire était allergique, dit-elle, et puis, ça faisait déjà si longtemps qu'il s'en occupait tout seul, c'était sans doute ce que le chat préférerait, rester auprès de lui. Si cela ne le dérangeait pas.

À vrai dire, il s'était beaucoup attaché au chat depuis qu'elle avait plié bagage, il s'était même préparé à lui en disputer fermement la garde, mais, vexé de la désinvolture avec laquelle maintenant elle le lui confiait, il se contenta de hausser les épaules. Debout, les mains dans les poches, il la regarda ranger ses bouquins et ses partitions dans une malle cabossée que son frère était censé passer prendre le lendemain soir avec sa voiture. Serait-il à la maison demain soir ? Sinon, pourrait-il lui laisser une clef ? Il lui dit qu'il y serait. Il se roula une cigarette et offrit de lui en rouler

une, mais elle répondit « Non merci, Michael » en lui décochant un regard particulièrement agacé, comme si elle s'excusait ou bien se sentait insultée ou encore les deux à la fois, il n'aurait su dire, sans doute ni l'un ni l'autre, sans doute était-ce le fruit de son imagination, peut-être avait-elle cessé de fumer. Il se demanda qui pouvait être son colocataire. Elle s'était fait couper les cheveux très courts, ils formaient une sorte de pointe sur sa nuque, et pour un instant, pendant qu'elle se penchait au-dessus des livres empilés, cette vue l'absorba tout entier. Elle avait un cou long, gracieux, et l'absence de tout bijou le faisait paraître encore plus long. Elle avait beaucoup bronzé.

Le chat, qui lui avait fait un accueil aussi peu chaleureux que si elle fut partie la veille, reposait pelotonné sur le piano et ronronnait faiblement, les yeux mi-clos. Sa queue battait avec nonchalance contre le pied de la lampe sous laquelle il se chauffait. Son expression, sinistre, semblait contredire son ronron. Quand elle referma la malle, il s'élança par terre, produisant à mi-chemin un dissonant accord de basse, et vint se frotter contre ses jambes.

« Oh, minou... » Elle le prit dans ses bras quelques instants et porta son front contre le sien. « À un de ces jours, mon minou. » Et d'une vive pression des doigts, elle le fit retomber au sol, où il se remit aussitôt en boule. Ils aimaient dire à la blague qu'il avait du sang de vautour.

« Bon ben... Michael.

— Bon, dit-il.

— Tu te portes bien, j'espère ? demanda-t-elle, hésitante, presque en émoi. Je veux dire...

— Oui, très bien. Je regarde beaucoup la télé. » Il avait voulu prendre un ton insouciant, mais, tout en parlant, il se rendit compte qu'il avait l'air morose.

Encore ce regard agacé. « Bon, s'il y a quoi que ce soit... Je veux dire... » Brusquement, elle s'avança vers lui, l'attrapa tant bien que mal hors d'équilibre et l'embrassa à moitié sur la joue, à moitié sur la bouche. « Bon ben, on va sûrement se revoir. »

« Sûrement », dit-il avant de la reconduire à la porte. Il sortit sur le palier et la regarda descendre l'escalier au pas de course, ou plutôt, car elle ne courait pas vraiment, d'un pas rebondissant, qui faisait claquer la semelle de ses sandales sous ses talons. La porte d'en bas coinçait ; il entendit son craquement distinctif, comme chaque fois qu'on en tirait fort la poignée, puis il entendit le « Poc ! » qu'elle fit en s'ouvrant, et enfin le fracas quand elle vint battre contre son cadre. Une bouffée d'air frais, un air de septembre, parvint jusqu'en haut de l'escalier.

À un de ces jours, Janet.

À l'origine, le chat, une chatte en fait, formait avec un autre chaton une paire qu'ils avaient baptisée Mason & Hamlin, comme le piano. Mason périt très tôt de leucopénie féline. Hamlin, un calico, devint avec l'âge un animal au physique épanoui et compact, à la robe tachetée, doté, malgré son poil court, d'une queue foisonnante d'angora. Il l'appelait Ham, Maline ou Piggy selon sa fantaisie à lui ou son humeur à elle. Elle avait les yeux d'un vert pur, non pas ce vert jaune comme chez la plupart des chats ; leur éclat n'était pas sans rappeler celui des yeux de Janet, et, tout comme Janet, elle savait vous traverser du regard à la manière des voyants. Elle n'était pas affectueuse ; elle tolérait les câlineries (mais seulement celles de Janet) avec une impatience manifeste, et elle acceptait toute autre forme de prévenance, qu'il s'agisse de nourriture ou d'invitations à jouer, comme rien de moins que son dû. Mais elle était belle à voir ; et elle avait de la présence. L'espace en était rempli. Hamlin qui prenait en chasse une balle de papier cellophane ou d'aluminium, qui l'envoyait promener, dans l'éclair blanc de son coup de patte, de-ci de-là sur le plancher de bois franc, qui la repêchait avec habileté de dessous les meubles. Hamlin, typiquement blottie sur la table de cuisine, les pattes de devant humblement repliées sous son collier, qui dévorait des yeux l'assiette de Michael, Hamlin, cabrée à la fenêtre, avec ses tranchantes oreilles radars qui virevoltaient au passage d'un oiseau.

Qu'il regardât beaucoup la télévision était inexact : la télé l'ennuyait, mais il avait pris l'habitude de la laisser allumée la plus grande partie de

la journée, le son coupé, parce que Hamlin aimait s'allonger sur le poste chaud. Parfois, elle se vautrait sur le bord, scrutait l'écran et frappait épisodiquement l'image de sa patte, mais le plus souvent elle s'étendait simplement de tout son long, sur le flanc, en fouettant l'air de sa queue, au hasard, et considérait l'espace de ses magnifiques yeux ronds. Michael s'enfonçait alors lentement dans le fauteuil du coin, en biais par rapport à la télé, et l'observait ; au-dessus des images qui sautaient, des heures durant semblait-il, l'un et l'autre se dévisageaient. Lui était venue l'idée qu'ainsi, il pourrait apprendre quelque chose. Le plus souvent, il finissait par s'endormir.

C'était Janet qui aimait regarder la télé — la T.V. comme elle disait, en appuyant sur le « T » avec son charmant accent du sud de l'Île de Montréal, un candide écho de son enfance, tout comme sa façon de s'asseoir les jambes bien écartées en laissant pendre entre ses genoux les plis de sa longue jupe de coton délavé. Regarder la T.V. était pour elle un peu comme une fête : ils s'installaient tous les deux sur le lit pour le dernier film de fin de soirée, avec chacun sa grande tasse de chocolat chaud et entre eux un gros bol de maïs soufflé. Qu'importe ce qui passait, Janet le regardait. Si c'était un film d'horreur, Michael se retirait poliment et allait dans la pièce d'à côté travailler sur sa thèse de doctorat, soi-disant pour éviter des haut-le-cœur, alors qu'en réalité, il ne s'en vantait pas, les films d'épouvante le faisaient mourir de peur ; rien que la musique, même assourdie par la cloison, l'empêchait de se concentrer. De toute façon, Janet ne manquait jamais de lui faire un résumé dès qu'il regagnait la chambre pour la nuit, un récit déformant, sans cesse entrecoupé de reprises, de contradictions, et ponctué de gutturaux éclats de rire. Elle avait le don de ne pas prendre les choses trop au sérieux.

C'était là, pensait-il, la raison précise pour laquelle les choses avaient tourné comme elles avaient tourné : il prenait les choses au sérieux. Il avait pris Janet au sérieux. Au tout début, sa musique, Beethoven et Brahms qui tonitruaient pendant des heures, lui se voyant obligé d'aller travailler à la bibliothèque parce que, disait-elle, les pianos de la faculté étaient les pires qui fussent, jamais accordés, pour la plupart des Yamaha, et elle détestait les Yamaha, des casseroles bonnes seulement pour Hindemith et

Webern, et elle détestait aussi Hindemith et Webern. Plus tard, il prit sa crise d'identité au sérieux, sa conscience de ne pas avoir en réalité l'étoffe d'une concertiste, son ressentiment envers la façon dont on l'avait poussée, enfant, à faire passer la musique avant tout, de sorte qu'elle n'eut jamais la chance d'explorer, de découvrir qui elle était et ce qu'elle attendait de la vie. C'était le cours qu'il donnait, lui raconta-t-elle par la suite, un cours d'introduction à la philosophie qu'elle avait choisi comme activité hors programme, qui déclencha pour de bon sa réflexion sur tout ça. Pourtant, ce n'est pas avant la fin du semestre que la timide étudiante de la faculté de musique, toujours assise dans le coin au fin fond de la classe en train de dessiner des visages de femme à l'œil glauque dans la marge de ses cahiers, vint cogner à la porte de son cagibi de bureau pour lui demander si sincèrement il, euh... comment dire, croyait à quelque chose de tel qu'un impératif catégorique ou une éthique de validité universelle ; est-ce que tout cela n'était pas simplement culturel ? On était en 1970, et trois semaines plus tard ils habitaient ensemble ; c'était là, pensait-il, sa réponse.

Il prit sa dépression au sérieux, après qu'elle eut quitté la faculté de musique, et aussi ses velléités de thérapie et de méditation, les colères qu'elle piquait à le voir si accaparé par sa thèse de doctorat qu'il aurait tout aussi bien pu vivre sur la lune ; et les accusations de flirt avec ses étudiantes. Vers la fin, à l'époque où elle ne sortait que rarement du lit avant quatre heures de l'après-midi et allait se carrer dans le fauteuil, renfrognée, fumant cigarette sur cigarette, il prit son silence au sérieux ; il le respecta. Et quand elle lui dit qu'il lui fallait un logement à elle, il supposa qu'elle savait de quoi elle avait besoin. « Tant qu'à vivre en solitaire, aussi bien vivre seul », c'est ainsi qu'elle avait tranché. Il ne sut jamais au juste si elle parlait pour elle-même ou pour lui, mais cela n'avait pas grande importance. Peut-être qu'à ce moment-là il aurait dû cesser de la prendre au sérieux. Oui, à ce moment-là il aurait dû se fâcher et lui dire qu'elle et son cirque faisaient chier. Ils auraient dû se payer une bonne bagarre, bousculer quelques meubles et en bout de ligne se trouver totalement ridicules, aller au lit faire la paix, puis rester éveillés toute la nuit à regarder la T.V. et à s'empiffrer de maïs soufflé.

Au lieu de quoi il se retrouvait avec une thèse sur Wittgenstein tombée à plat, un avertissement du chef de département qui lui faisait craindre pour sa charge de cours s'il ne bouclait pas sa dissertation avant la fin de l'année, et un chat. Tant qu'à vivre en solitaire, aussi bien vivre seul. Mais il avait Hamlin. Restait ça.

Restait ça, et puis restait Marnie, la voisine du dessous qui s'invitait chez lui une ou deux fois par semaine pour prendre le thé et poser des questions de fond auxquelles il répondait le plus évasivement possible ; restait aussi une poignée d'étudiants avec qui il allait prendre un verre à l'occasion. Restait Wittgenstein, mais lui, de moins en moins. Restait en théorie la côte Ouest, et le Mexique, et l'apprentissage d'un métier manuel. Non pas qu'il eût sciemment décidé de tout abandonner, mais, peu à peu, au fil des pluvieuses semaines d'automne, les choses semblaient conspirer en ce sens.

Les choses commencèrent à fichir le camp. D'abord le piano, que trois colosses tatoués sortirent à l'aide de sangles de cuir, ce qui mit à découvert une belle traînée de poussière sur le plancher, ainsi que plusieurs balles de papier d'aluminium, amassées dans le coin comme une étrange couvée. L'espace soudain libéré lui donna l'envie de réaménager son intérieur ; aussi se débarrassa-t-il de deux autres meubles : le bureau monstre qu'à force de cajoleries il avait obtenu du Service des immeubles de l'université pour en faire cadeau à Janet, qui ne s'en servit jamais ; le canapé de style victorien dont Hamlin avait réduit les accoudoirs en charpie.

Puis, début octobre, l'appartement fut cambriolé. Les voleurs avaient emporté la télévision et la chaîne stéréo, sa machine à écrire portable (lui restait tout de même sa vieille ferraille au bureau) ainsi que la guitare à douze cordes que Janet lui avait offerte et dont il n'avait jamais appris à jouer. Hamlin aussi avait disparu. Avec la permission du concierge, il fouilla leur clapier de sous-sol, mais il dut conclure qu'elle avait pris le large ; deux jours à passer les ruelles au peigne fin sans qu'elle se montrât le bout du nez. Cela faisait plus d'un an que Janet et lui l'empêchaient de sortir, mais dans l'espoir qu'elle pût retrouver son chemin jusqu'à l'issue de secours, il laissa ouverte en permanence la fenêtre de sa chambre,

quitte à grelotter la nuit. Le troisième jour, à son retour de l'école, il la trouva sur le lit, étalée comme un pacha. Elle avait les pattes et le collier noircis, la robe humide et grasse, la queue en broussaille et truffée de fruits de bardane — qu'il arracha un à un, avec pour récompense une profonde griffure tout le long de l'avant-bras droit.

Vinrent ensuite les fumigateurs. Un locataire de l'immeuble, apparemment, s'était plaint des cancrelats et avait menacé de contacter la Commission d'hygiène. Un beau matin, à huit heures, réveillé par une volée de coups à sa porte, il alla ouvrir, en peignoir et titubant, et tomba sur un Grec d'allure cadavérique qui lui donna pour instructions de vider entièrement ses placards et armoires de cuisine, d'en mettre le contenu à l'abri dans de grands sacs-poubelles, de placer ceux-ci au milieu de la pièce et de prévoir s'absenter pour une durée de quatre heures le lendemain après-midi, à compter de 13h30. Cela ne l'ennuyait pas, car il devait de toute façon être à l'université entre 14h et 17h pour son cours. Il rusa pour attirer Hamlin dans sa cage de transport, puis la laissa enfermée dans son bureau.

À leur retour, à l'heure du souper, les vapeurs sentaient encore à plein nez. Peut-être pour cette raison la tâche de ranger toutes ses affaires lui parut-elle insurmontable. Il ouvrit deux ou trois sacs pour en sauver ce dont il crut ne pas pouvoir se passer. Denrées de base, deux couverts complets, l'indispensable pour cuisiner, sa trousse de rasage et autant de vêtements que son havresac put en contenir. Il referma ensuite les sacs hermétiquement, transporta le tout par l'escalier de secours jusqu'à l'entrée de service, sur le côté de la bâtisse, et se fit une note pour ne pas oublier d'appeler le service de collecte de l'Armée du Salut au matin. On aurait dit que les choses, les objets matériels s'étaient mis à drainer de plus en plus son énergie. S'en délester faisait du bien.

Hamlin, après avoir vidé son assiette et léché celle de Michael, vomit sur le couvre-lit. Les vapeurs, pensa-t-il.

La langue déguise la pensée. Et de telle manière que l'on ne peut, d'après la forme extérieure du vêtement, déduire la forme de la pensée

qu'il habille ; car la forme extérieure du vêtement est modelée à de tout autres fins qu'à celle de faire connaître la forme du corps.

La pensée est la proposition ayant un sens.

La totalité des propositions est la langue.

Il fut un temps où je croyais vraiment y comprendre quelque chose. Où je croyais avoir quelque chose à dire là-dessus. Aujourd'hui je me casse les dents sur la toute première proposition. Le monde est tout ce qui a lieu. Qui a lieu ?

Il eut l'idée de repartir à zéro en recopiant à la main, sur des feuilles de papier journal jaune, l'intégralité du *Tractatus logico-philosophicus*. Cela sembla bénéfique un certain temps. Au moins cela lui donnait-il l'impression de travailler ; cela apaisait sa conscience. Quand il aurait terminé, il pourrait recommencer, en sens inverse, sur des rouleaux d'essuie-tout. (Vous ne saisissez pas, hein ? Pas vraiment, non. L.W. a écrit son traité dans les tranchées. Dans les tranchées, bon Dieu de merde ! Au fond, c'est peut-être ça que je devrais faire : sortir dans la ruelle me creuser un gros trou et faire ma copie là-dedans. En allemand.)

« Alors, de quoi ça parle ? »

Il posa son regard sur Marnie, sur ses jambes de danseuse étendues droit devant elle dans ses collants de laine verts, et il se demanda si elle avait vraiment envie de savoir.

« Je crois... », dit-il lentement en étirant le bras pour se verser encore un peu de vin du magnum qu'elle avait apporté, « que ça nous enseigne à nous taire. »

Elle esquissa un sourire dubitatif, alors il s'empara de son exemplaire fripé du *Tractatus* et l'ouvrit au hasard.

« Écoute, dit-il. "La proposition peut figurer la totalité de la réalité, mais elle ne peut figurer ce qu'elle doit avoir de commun avec la réalité pour pouvoir figurer celle-ci : la forme logique. Pour pouvoir figurer la

forme logique, il faudrait que nous puissions, avec la proposition, nous placer en dehors de la logique, c'est-à-dire en dehors du monde." Tu vois ?

— J'ai peur que non. Elle détacha les griffes de Hamlin de son chandail de mohair.

— Eh bien, je crois que c'est un peu comme la danse. Non, sans rire. Je crois que ça se danse. Que c'est un genre de chorégraphie de l'esprit, de la façon dont l'esprit opère. On pourrait aussi, enchaîna-t-il en prenant conscience de son état d'ivresse avancé, comparer ça à une échelle. On est censé y monter, puis, une fois rendu en haut, faire un pas de côté et la repousser du pied. »

Elle le regarda. « Wittgenstein ne croyait pas à la gravité », ajouta-t-il en guise d'éclaircissement.

Ils restèrent silencieux quelques minutes. Puis : « Tiens ! ta chatte est enceinte, dit Marnie. Savais-tu que ta chatte était enceinte ? »

Il tombait des nues : comment ne pas y avoir songé plus tôt ? Cela expliquait un tas de choses. Cela expliquait (maintenant qu'il y pensait) pourquoi Ham, tout à l'opposé de ses habitudes, venait stationner sur les genoux de Marnie, pas uniquement ce soir-là, mais aussi (cela lui revenait) à deux ou trois occasions récemment. Cela expliquait son vorace appétit ces derniers temps (par deux fois elle avait, en pleine nuit, pillé la poubelle restée sans couvercle par mégarde), ainsi que sa conduite insolite de la semaine précédente, quand elle avait sauté sur le comptoir pour engloutir le fond d'une boîte d'ananas en morceaux. Il s'était alors fait la remarque qu'elle devenait un peu bizarre et avait supposé que le fait de vivre avec lui en était la cause. Il observait maintenant le flanc légèrement renflé de Hamlin, couchée par terre, il regardait ses mamelles saillant au travers du pelage soyeux de son ventre, et il s'étonnait de ne s'être aperçu de rien.

« Alors, Maline, une progéniture ? dit-il. Une nichée de petits Hamlet, enchanteurs de Hamelin nouvelle génération, flûte au bec et crotte au cul. Ça fera ça de plus à mettre dehors. » Mais, d'une certaine manière, cela lui faisait plaisir. C'était une diversion. C'était un événement naturel. C'était

fondamental. Cela lui donnait un cap, pour ainsi dire, lui donnait un cadre, à la fois temporel et pratique, une raison pour se maintenir à flot et différer les décisions lourdes de conséquences. D'ores et déjà, il vivait sous son propre toit comme un être de passage.

La transcription du *Tractatus* avait cessé d'être une corvée pour prendre l'allure d'une méditation. Cela le soulageait. Mots et formules logiques se répandaient sur les pages comme l'inexorable torrent d'une étrange musique. Il ne s'attachait guère plus à en comprendre le sens ; il transcrivait, c'est tout. À terme, il avait confiance, la lumière se ferait.

Le temps se refroidit ; il neigea, il plut, puis neigea de nouveau. L'appartement, déjà sombre, revêtit sa palette d'hiver, terne et souterraine. Dès quinze heures, il fallait allumer. À la même période l'année précédente, Janet passait le plus clair de son temps à dormir. Voilà qu'il dormait encore davantage ; deux fois il se leva en retard pour son cours et trouva à son arrivée une classe presque déserte. La troisième fois, il se fit porter malade. Bergman, le chef du département, le convoqua à un entretien avec John Bradley, son directeur de thèse. Tous deux lui posèrent à mots couverts des questions sur sa vie privée auxquelles il répondit par monosyllabes ; il leur assura qu'il travaillait d'arrache-pied sur une façon inédite d'aborder le *Tractatus*. Non, c'était trop compliqué à expliquer. Pourraient-ils jeter un œil sur ce qu'il avait écrit jusque-là ? Michael les regarda, hésitant. C'est qu'il ne s'agissait encore que de brouillons peu lisibles, leur dit-il. Peut-être dans quelques semaines...

Tu es en train de tout ficher en l'air. Pourquoi ne leur dis-tu pas tout bonnement la vérité ? Demande un congé. Départ honorable. Ou pourquoi n'essaies-tu pas de les persuader qu'une fidèle transcription du *Tractatus* constitue la seule assertion légitime au sujet de Wittgenstein ? Et qu'ils devraient l'accepter comme thèse de doctorat ? Cela épargnerait à tous bien du temps et bien de la peine. Il avait la drôle de conviction que Wittgenstein lui-même, à tout le moins, se montrerait réceptif, serait prêt à reconnaître la légitimité de son entreprise.

Hamlin le reconnaissait. Depuis quelques soirs, elle avait pris l'habitude, tandis qu'il copiait, de se poster en boule sur le bureau et de surveiller sa

main courante, les yeux entrouverts. De temps à autre, elle la harponnait, y plantait une griffe, ce qui signifiait, s'imaginait-il, qu'il avait laissé son attention se relâcher. Par pénitence, il lui lisait une page ou deux à haute voix. À la fin de sa soirée de travail, il ajoutait à la pile toujours plus haute les pages fraîchement copiées, puis Hamlin se relevait, s'étirait, grimpa au sommet de la pile et y reposait son derrière, d'un air souverain, tel un oiseau dans son nid. Parfois elle y passait la nuit. Le renflement s'accusait toujours davantage ; il ballottait quand elle marchait, et ses bords jusqu'au bureau se faisaient moins vifs, moins agiles.

Au début de décembre, elle connut des nuits très agitées ; de son lit il l'entendait farfouiller dans la penderie et cafouiller derrière la table de travail. Il fit main basse sur une grosse boîte en carton au sous-sol et la plaça dans le fond de la penderie, en espérant que Hamlin en devinât la destination. Elle renifla la boîte une ou deux fois, mais se garda d'y entrer. Le temps n'était sans doute pas encore venu. Ou peut-être encore avait-elle réellement l'intention de mettre bas à six pieds du sol, sur l'étagère à linge qu'elle gravissait en s'agrippant au caban de Michael.

Ce dont on ne peut parler, il faut le taire. Une faible et morne lumière commençait tout juste à filtrer à travers la vitre sale lorsqu'il transcrivit ces mots, les tout derniers du *Tractatus logico-philosophicus*, sur une feuille bien propre de papier journal jaune. Il cligna des yeux ; il sentit ses paupières rugueuses, comme chaque fois qu'il passait une nuit blanche. Cette sensation, associée au bain de lumière aurorale qui se mêlait à la clarté pâlisante de la lampe, lui faisait l'impression d'émerger à la surface de l'eau. Hamlin n'était plus là. Il avait les genoux qui craquaient et le dos courbaturé.

De l'air. Donnez-moi de l'air. Il se colleta avec le châssis récalcitrant de la fenêtre à guillotine jusqu'à ce qu'il cède et que lui, du coup, se voie projeter contre le coin de la table. Accoudé à la fenêtre, il avala un grand et matinal bol d'air frais. La ville sentait la brasserie. En bas dans la ruelle, un chat de gouttière gris à la queue crochue se déplaçait furtivement à l'angle de la bâtisse.

Il vida par la fenêtre le cendrier qui débordait, puis épousseta d'un souffle la mince couche de cendre sur la table. Je devrais arrêter de fumer, ça encombre. Il éteignit la lampe. Un soudain coup de vent fit voltiger les feuilles du dessus de la pile et les dispersa sur le plancher ; à quatre pattes et à moitié endormi, il se mit à les rassembler. Non numérotées, à peine lisibles, elles avaient apparemment rempli leur objet. Ce dont on ne peut parler, il faut le taire. Il divisa le tas en trois piles égales qu'il déchira en plein centre. Il répéta l'opération pour chacune des nouvelles piles. Il se rendit à sa chambre, ouvrit la penderie et disposa uniformément les bandes de papier dans le fond de la boîte de carton. Cela ferait-il l'affaire ? Après un moment de réflexion, il enleva la taie – ornée du monogramme de Janet – de son oreiller et en recouvrit soigneusement la litière de fortune. Sans prendre la peine de se déshabiller, il s'allongea sur le lit, ôta ses souliers en secouant les pieds et ferma les yeux. Tu as oublié de fermer la fenêtre. Si tu la laisses ouverte, tu vas te réveiller raide comme un manche à balai. Mais il ne bougea pas.

Quelque chose de moelleux lui tapotait le visage ; ça lui bourdonnait dans l'oreille. Le bruit s'amplifia, diminua, puis reprit de plus belle, pénétrant, insistant. Puis dans l'autre oreille. Comme le vrombissement d'un moteur, un genre de voisement. Il ouvrit un œil et reconnut dans le plumeau qui lui balayait la joue la queue de Hamlin. Elle foulait l'oreiller avec ses pattes de devant et ronronnait sourdement. Il ouvrit l'autre œil. Le cadran indiquait 14h30 ; il avait encore raté le coche. « Mon Dieu ! Hamlin, gémit-il. Je crois que cette fois, c'est vraiment la fin. » Appuyé sur un coude, il recommençait peu à peu à sentir son corps, tout endolori. Hamlin piétinait et ronronnait sans discontinuer. Soudain, l'une de ses pattes postérieures pointa raide vers l'arrière, en convulsions. Le ronronnement redoubla d'intensité ; ses yeux étaient énormes.

« Maline ? » Il se dressa net sur son séant, commotionné : il venait de comprendre ce qui se passait. Et qu'est-ce que je fais maintenant ? Je croyais que les chattes, c'était censé partir en douce et revenir vous chercher une fois que tout était terminé. Elle va les pondre là, sur le lit ?

Il se leva et ouvrit la porte de la penderie. « Minou, dit-il gentiment. Minou, viens ici, minou. Ça c'est une bonne fille. »

La chatte, qui se tenait devant la porte ouverte, regarda Michael, puis l'étagère à linge, et de nouveau Michael. Elle se ramassa, comme pour se préparer à bondir et escalader le caban, puis sembla se raviser ; à la surprise et au soulagement de Michael, elle sauta dans la boîte en carton en poussant un bref miaulement rauque et se mit à fouler la taie d'oreiller. Il quitta la pièce pour aller remplir la bouilloire. Il n'avait plus de cigarettes. Il était en train de chausser ses bottes quand Hamlin réapparut, ronronnant toujours. Elle donna de la tête contre son tibia, fit quelques pas en direction de la chambre puis se retourna vers lui.

« Tu *veux* que je reste ? » Il éprouva un mélange étrange de plaisir et de nervosité quand il la suivit jusqu'à la penderie. Espérons que ça ne sera pas trop écœurant. Hamlin bondit dans la boîte, ancras ses pattes de devant dans le rebord et continua de ronronner, tout près de l'oreille de Michael, inconfortablement agenouillé. Le ronronnement s'amplifia ; on aurait dit que ça lui secouait tout le corps. Tout à coup, sans préavis, elle lâcha un cri perçant, presque humain. Michael sursauta. Le ronronnement reprit comme si de rien n'était, mais quand Michael se pencha au-dessus de la boîte, il aperçut sous Hamlin quelque chose de sombre et humide qu'elle léchait et tâtait du museau. Elle mâcha ensuite une espèce de fil humide et visqueux — le cordon ombilical, pensa-t-il. Elle poussa à l'écart quelque chose d'autre, quelque chose de foncé et gluant qui ressemblait à un morceau de foie cru ; elle le toucha de la patte et se mit à le dévorer. Le placenta, constata-t-il, conscient qu'il tremblotait. La chatte mâchait, ronronnait, mâchait, ronronnait. Puis elle retourna voir son petit. Il remuait légèrement tandis qu'elle le léchait ; sa tête, encore aveugle et aux oreilles tout juste ébauchées, frissonnait sous les coups de langue de la mère. Il avait l'air entièrement gris, mais dans la pénombre de la penderie, c'était difficile à dire.

Michael s'attendait maintenant à ce qu'elle s'installe pour allaiter son rejeton — pas du tout. Elle sortit de la boîte, fit une brève toilette et s'éloigna en direction de son écuelle, avec sa bedaine — à peine moins gonflée — qui se balançait.

Il en profita pour y regarder de plus près. Ce qu'il vit le médusa. C'était un chaton, bien comme il faut, pourvu de tout ce dont un chaton est normalement pourvu, mais avec aussi autre chose en plus. Quelque chose de foncé et luisant, une grosse et informe cloque semblait attachée à son ventre. Il écarta sa première idée, qu'il s'agit du placenta, car il était pratiquement certain d'avoir vu Hamlin le bouffer. Était-il possible qu'elle eût éventré son petit par mégarde alors qu'elle rongea le cordon ? Cela n'était guère vraisemblable. Il n'osait pas y toucher. Quand Hamlin revint, le chaton ne remuait presque plus. Elle le tâta sommairement du museau, puis ressortit de la boîte et s'adressa à Michael en miaulant.

« Maline. » Michael se releva. Il avait le pied engourdi. « Maline, retourne là-dedans. Je pense qu'il a besoin de toi. Réchauffe-le, nourris-le, fais quelque chose. » Il décida de donner un coup de fil à Marnie. Et si elle n'était pas là ? Qu'il ressentît un si grand soulagement quand elle décrocha le surprit. Il n'avait encore jamais téléphoné chez elle.

Quelques instants plus tard il l'entendit qui montait et alla s'asperger le visage dans la salle de bains. Marnie entra sans cogner, se rendit immédiatement à la penderie et s'accroupit devant la boîte. Hamlin, qui ronronnait, vint se frotter contre ses jambes.

« Alors, qu'est-ce que tu en penses ? »

Elle lui fit une mine perplexe. « Je ne sais pas, Michael. Ce n'est pas normal.

— Est-ce qu'il est encore en vie ?

— Ça non plus je ne le sais pas. Je ne crois pas.

— Je n'y connais rien du tout, mais j'ai pensé que ça pouvait être des organes internes. Laissés dehors comme par erreur.

— Oui, c'est aussi ce que j'ai pensé. »

Ils échangèrent sur la meilleure chose à faire. Hamlin, de toute évidence, n'avait pour l'instant aucune envie de s'occuper de son petit, mais tous deux craignaient qu'elle ne le rejetât définitivement s'ils y touchaient. D'un autre côté, il demeurerait impossible de savoir sans le toucher si ce

qu'il avait à l'abdomen était bel et bien attaché au reste. Selon Marnie, ils feraient peut-être mieux d'appeler un vétérinaire. Michael préférerait attendre encore un peu. Cela faisait un bon moment déjà que le chaton ne remuait plus ; ils commençaient à croire qu'il était mort.

Finalement, à l'aide d'une feuille de papier journal, Michael souleva délicatement le chaton, l'apporta sous la lumière et put confirmer qu'il était mort. La cloque qu'il avait à la panse se révélait être des intestins ensachés dans une membrane transparente. Il enveloppa doucement le chaton dans du papier journal et, ne sachant quoi faire de mieux, le laissa sur le comptoir de la cuisine.

Environ une heure plus tard, Hamlin retourna dans sa boîte et donna naissance à un deuxième petit qui présentait la même singulière difformité. Il était blanc et roux, de moins grande taille et moins animé que le premier. Elle le lécha négligemment puis l'abandonna à son sort ; il ne vécut pas plus de quelques minutes. Prenant son courage à deux mains, Michael le pelleta lui aussi hors de la boîte et alla le porter à côté du premier.

Marnie le suivit dans la minuscule cuisine et le regarda enrober les deux petits corps de papier journal. Puis, avec timidité, elle lui toucha le bras. « C'est affreux, dit-elle. C'est drôle, je ne me sens pas dégoûtée ou quoi que ce soit du genre, seulement triste. Pour Hamlin. »

Il acquiesça de la tête. « Tu sais... c'est la première fois que je vois ça. Une naissance, je veux dire. En tout cas, je ne m'attendais à rien qui ressemble à ça.

— J'ai vu une vache déjà, dit Marnie. À la ferme où on avait passé l'été quand j'avais douze ans. C'était très bizarre. Le veau qui se présentait de travers était resté coincé, et il avait fallu l'extraire avec des chaînes. »

Ils retournèrent s'asseoir au salon, par terre, côte à côte et parlant peu. Hamlin, qui faisait les cent pas tout en ronronnant avec force, venait de temps en temps frôler leurs jambes. Elle se rendait régulièrement à la cuisine laper de son eau, mais ne voulait toujours rien manger.

« Crois-tu qu'il en viendra d'autres ? » demanda Marnie.

— Sais pas. » Il fit du café et en rapporta deux grosses tasses au salon. Puis une hésitation le prit. « Préférerais-tu rentrer, maintenant ? Tu n'es pas obligée de rester si tu n'en as pas envie.

— Non, ça va, dit-elle. Je me sens un peu... » Elle s'interrompit. Ils se regardèrent. La pâle lumière qui régnait dans l'appartement découpait sur le visage de Marnie des angles inhabituels, c'était comme s'il le voyait pour la toute première fois. Elle avait l'air vidée, distante.

Le soir venu, il était évident que Hamlin n'en avait pas encore fini et que ça ne tournait pas rond pour elle. À deux reprises elle entra dans sa boîte, s'arc-bouta par-dessus le rebord, ronronna et s'échina sans que rien ne se produisît. Elle tremblait et avait les pupilles dilatées. Ils la mirent dans sa cage de transport et appelèrent un taxi ; Michael portait les deux chatons morts dans un sac en papier. Sous la lumière sautillante des néons, assis l'un à côté de l'autre sur les sièges en vinyle de la salle d'attente de la clinique, ils passèrent en revue les autres occupants : de vieilles bonnes femmes en pantalon avec sur les genoux un panier où logeait un caniche fiévreux ou un chat tigré au regard hostile ; un homme à la mine fatiguée et sa fille apeurée d'environ dix ans, les bras autour du cou d'un beagle qui bavait, emmitoufflé dans une serviette ; un garçon dans son sweat-shirt effiloché du collègue qui chuchotait des encouragements à l'oreille du colley étendu sous sa chaise, démoralisé.

Le Dr Van Phu Nguyen déballa le paquet et examina sommairement la malformation des deux chatons ; il ouvrit la cage et en tira Hamlin, étonnamment docile, pour la mettre sur la table. D'une main sûre et expérimentée, il lui palpa l'abdomen.

« Il y en a encore au moins un de plus. » Michael retint Hamlin le temps qu'on lui plonge une seringue dans le flanc ; quelques minutes plus tard, sa patte arrière se contracta violemment et le troisième petit, glabre et à moitié formé, fut expulsé sur la table. Le sac d'intestins luisait sur sa panse. Il était mort-né.

« C'est un omphalocèle », expliqua le vétérinaire tout en ôtant ses gants. Hamlin avait réintégré sa cage. « C'est rare. Vous voyez, les intestins

sont en dehors du corps de l'animal. Les organes sont formés, mais le trou n'est pas refermé. Normalement, la fermeture a lieu à la fin de la gestation. Avec un omphalocèle, elle n'a pas lieu.

— Et c'est dû à quoi ? » demanda Michael. Il s'éclaircit la voix ; il avait la bouche toute sèche.

Le vétérinaire eut un sourire compréhensif. « Ça, on ne peut pas savoir. Peut-être c'est génétique. Parfois aussi, c'est possible, l'animal a ingéré une substance toxique au début de la gestation. » Il griffonna quelque chose sur une carte et la tendit à Marnie qui attendait, comme pétrifiée, à l'autre bout de la table. « C'est quinze dollars. Je vous prie bien de vouloir payer à la réceptionniste avant de sortir. Je suis désolé. »

Ils hélèrent un taxi au coin de la rue. La lampe du hall de l'immeuble avait sauté ; à l'aveuglette, dans le noir, ils progressèrent jusqu'en haut. Marnie entra avec lui, sans même qu'il ne le lui ait demandé. Hamlin sortie de sa cage, Michael jeta la vieille pâtée encroûtée et lui en servit de la fraîche. Elle fonça dessus et commença à manger ; elle ne semblait pas se ressentir de la mésaventure de la soirée. Entre ses bouchées, elle ronronnait du même profond et secouant ronron.

Pauvre chatte, murmura Marnie. Je crois bien que je lui souhaitais jusqu'à la toute fin d'en avoir au moins un qui soit... normal. Je pense bien que j'avais commencé à y croire.

Michael la regarda. Il s'approcha d'elle sans trop savoir pourquoi et l'enlaça. Elle se laissa fondre ou presque contre lui ; elle détourna le visage et posa la tête sur son épaule. Il lui passa la main dans les cheveux, comme à une enfant.

« Ils ne sont pas comme nous, dit-il doucement, pour la reconforter. Ce ne sont pas des êtres humains. Elle n'a pas conscience de ce qui vient de lui arriver. Tout n'est qu'hormones et physiologie. Elle ne connaît pas l'angoisse, ni l'horreur.

— Non, je sais. Simplement... » Elle haussa les épaules et brisa son étreinte. Ils se tenaient debout, épaule contre épaule, leur bras se touchant à peine. Un certain embarras s'ensuivit. « Pourquoi ne resterais-tu pas ici

cette nuit ? demanda-t-il. Si tu en as envie, je veux dire. Il vaudrait peut-être mieux que tu dormes ici.

— Oui, je crois que oui », murmura-t-elle.

Ils se déshabillèrent sans mot dire, sans se regarder, et se mirent au lit. Il étendit le bras au-dessus d'elle pour éteindre la lampe.

« Michael. » On aurait pu croire qu'elle pleurait. Pourvu qu'elle ne soit pas en train de pleurer, pensa-t-il.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je voudrais juste... rester ici, près de toi, mais je ne me sentrais pas capable de... Je veux dire, après ce qui s'est passé. Ça n'a rien à voir avec toi, tu sais. Je veux dire, j'ai beaucoup d'affection pour toi.

— Ça va, ne t'en fais pas. » Il chercha sa main sous les couvertures. Ils étaient étendus côte à côte dans le noir, immobiles comme des statues, main dans la main, les yeux rivés au plafond. Au bout d'un moment, Hamlin vint les rejoindre sur le lit, elle rôda en ronronnant à proximité de leurs têtes, puis finit par prendre place dans le creux qui les séparait.

Le lendemain matin, il fit des œufs brouillés et du café. Ils mangèrent sans échanger de paroles ou presque, mais on sentait entre eux une étrange et paisible intimité, un esprit voisin de la résignation. Aussitôt après le déjeuner, Marnie dut partir à sa répétition de danse, et ce n'est que sur le pas de la porte qu'elle pensa à embrasser Michael.

Une semaine passa. Il ne l'appela pas, bien qu'il y pensât chaque jour. Un peu comme si, après cette expérience, il ne savait pas ce qu'il était en droit d'éprouver pour elle, ce que les circonstances permettaient ou exigeaient. Pendant quelques jours, Hamlin ne le quitta pas d'une semelle et ronronnait tout le temps, plus affectueuse qu'à l'ordinaire, un peu déboussolée. À la fin de la semaine, ses mamelles avaient commencé à ramollir ; l'incessant ronronnement s'estompa.

Dans une lettre qu'il adressa à M. Bergman, Michael sollicitait un congé pour motif personnel d'une durée indéterminée ; il fit également

paraître une annonce dans le journal étudiant pour sous-louer son appartement. Il était en train d'en rédiger une autre — « Cherche foyer chaleureux pour superbe chatte calico en partie angora » — le soir où Marnie cogna à sa porte.

« Je n'entre pas, » dit-elle en guise de bonsoir. « Mets ton manteau. On va au cinéma. »

Il obéit. Il était fou de joie. « Qu'est-ce qu'on va voir ?

— *Orfeo Negro*. À l'Avenue. Je l'ai vu deux fois déjà, c'est fantastique. »

Il n'en doutait pas une seconde. Leurs bottes aux pieds, ils dévalèrent l'escalier à grand bruit et firent claquer les contre-portes derrière eux. Il faisait noir et il neigeait. « Il faut qu'on se dépêche, dit-elle. Le film commence dans dix minutes. »

Ils marchaient bras dessus, bras dessous, à grandes enjambées, d'un pas mal cadencé ; des girandoles de Noël passèrent en flottant. La neige formait des tourbillons autour des lampadaires ; elle s'accumulait sur leurs cheveux et leurs cils. Sans y penser, il se mit à fredonner *Kitten on the Keys*.

Ils arrivèrent dans la salle et trouvèrent où s'asseoir juste au moment où les lumières s'éteignaient. Il dégagea ses bras des manches de son manteau et rejeta ses cheveux vers l'arrière ; la neige qui fondait lui ruisselait sur le visage. À peine le temps de trouver dans le noir les doigts froids de Marnie avant que l'écran soudain illuminé ne déversât sur lui comme un bain chaud.

Nouvelle publiée en anglais par Vehicule Press dans *A Nice Gazebo*. Tous droits réservés.



Danut Zbarcea